

*Ne fais pas le lendemain
ce que tu n'as pas fait
ni la veille ni le jour même*

Rêves

J'ai rêvé d'un sommeil sans rêves
D'une amnésie sans trêve
De nuits en plein jour
Et de jours de velours

J'ai rêvé d'amours impossibles
De voyages immobiles
De poèmes épiques
Décrivant les Champs Catalauniques

J'ai rêvé de chutes abyssales
Dans des cieux de carnavals
D'un Marquis de Carabas
Égaré dans une nuit de sabbat

J'ai rêvé de tigres, de tigresses
Et de chimères tenues en laisse
De rongeurs savants
Et de chevaux béants

J'ai rêvé de rêves rêveurs
Dans des draps cousus d'ailleurs
J'ai heurté des murs invisibles
J'ai traversé des palissades illisibles

J'ai longé des plages verticales
Et marché sur des mers étales
J'ai franchi des portes molles
Pour aimer des femmes folles

J'ai rêvé d'un sommeil sans rêves ❁

Wall Kid

À Jean-William Thoury, Bijou et Claude Nougaro

« Wall Kid, Wall Kid, si tu m'entends, fais-moi un signe. Bouge une paupière, un bras, une main, un doigt. »

C'est Teddy ! Je reconnais sa voix rappeuse. Il doit se croire à l'entraînement. Teddy, c'est mon agent, mon garde du corps, mon grand frère. Son vrai nom c'est Jean-Paul Tondou et même s'il lui va bien compte tenu de sa calvitie totale, c'est moins rock'n roll que Teddy surtout dans le milieu de la boxe. Teddy, c'est le surnom que ses copains lui ont donné lorsque, il y a quelques années, il a acheté un blouson américain du même nom au marché aux puces de Saint-Ouen. Depuis, il ne le quitte plus et prétend que son père est un soldat américain. Jean-Paul, allez soyons sympa, appelons-le Teddy, croit maintenant dur comme fer à son propre mensonge. Mais ça, c'est une autre histoire.

« Sacré toubib ! Il m'a dit de te parler normalement et que, peut-être, tu pourrais m'entendre. Moi je vois bien que tu es K.O. pour le compte. Allez Kid, réponds-moi ! J'espère que tu vas t'en relever ; tout ce qui arrive, c'est un peu ma faute. Aller, quoi, fais-moi un petit coucou avant que je m'en aille. »

Pour le moment, je suis incapable de répondre à ses injonctions. Je ne peux ni bouger ni parler. Je flotte dans un épais brouillard rouge. À part les tubes qui emplissent ma bouche et gênent ma respiration, je n'ai aucune sensation physique. Je ne me souviens pas des raisons de mon état actuel mais je suis parfaitement conscient. Je m'appelle Mickaël Fonteau. Suis-je dans une de ces prisons ultramodernes dans lesquelles les psychotropes ont remplacé les barreaux et les verrous ou bien dans un hôpital ? Peut-être suis-je atteint du « loked-in syndrome ». J'ai lu « Le scaphandre et le papillon » du journaliste Jean-Dominique Bauby. En 1995, après une attaque cérébrale, il s'est retrouvé enfermé dans son corps. Il ne pouvait mouvoir que sa paupière gauche et cela lui a permis

de communiquer : un clignement pour dire oui, deux pour dire non. C'est par ce moyen qu'il a réussi l'incroyable exploit d'écrire son livre. Son assistante lui récitait l'alphabet lentement. À chaque fois qu'elle arrivait à la lettre dont il avait besoin, il clignait une fois. Puis, elle proposait des mots. En 1997, après de longs mois de travail son livre est enfin paru. Jean-Dominique Bauby est mort trois jours après ! Moi, j'espère en sortir.

Une douleur fulgurante que je situe à vingt sur une échelle graduée d'un à dix, me vrille le cerveau. Mon brouillard rouge vire au noir absolu. J'entre dans une nouvelle dimension de ma conscience.

Comme chaque soir, je fais mes devoirs dans ma chambre. Comme chaque soir, mon père rentre à la maison après une journée de travail dans son atelier de mécanique. Pour être exact, comme chaque soir, il rentre du bar qui se trouve entre son atelier et la maison, en fait, un triste appartement situé au troisième étage d'un immeuble de banlieue. Comme presque chaque soir, il me cherche pour m'imposer un match de boxe. Je l'entends, je me cache entre le mur et mon lit pour retarder de quelques minutes l'échéance de notre confrontation inégale. Je sais que je ne peux pas y échapper. Il finit par me dénichier, me saisit par le col et m'entraîne au milieu de la pièce.

« Allez viens te battre. À bientôt quinze ans, tu ne dois plus avoir peur. Tu es un homme maintenant ! »

Étant donné son degré d'alcoolisation, il ne me donne que des coups peu appuyés et imprécis. Je réplique mollement en espérant qu'il se lasse face à mon manque de combativité. Maintenant, Papa s'excite. Il frappe plus fort. Au fil de ces pseudo-combats, je suis devenu dur au mal et j'ai acquis une garde en béton mais son poing droit finit par la traverser. Une douleur sourde irradie tout mon flanc gauche. Par réflexe, je lui allonge une droite ultra puissante juste dans l'angle du maxillaire gauche. Il va directement au tapis. Je n'en reviens pas, Papa est au tapis ; au sens propre comme au sens figuré ! Inconscient, il gît sur la moquette crasseuse. J'ai mal aux doigts, aux